

tant l'écrivain gouverne en lui l'esprit et la plume, autant l'homme abandonne sa vie qu'il laisse flotter au gré du caprice et de l'humeur. Licencieux dans sa conduite et dans une moitié de ses ouvrages (il a écrit autre chose que les Fables), il n'est point, au fond, un révolté contre la morale à laquelle il n'oppose aucun système arrêté ; il ne plaide point, à la manière de tant de modernes romanciers, la liberté, la nécessité, le droit de la passion effrontée, sans pudeur et sans voile. A force d'échapper à la règle morale par faiblesse, il en vint à l'oublier, à la tenir pour non avenue, à s'émerveiller qu'on l'y rappelle.

Lorsqu'il se convertit, il a peine à concevoir un moment la grièveté de sa faute, et proteste ingénument que ses pires excès n'ont jamais produit sur son âme aucune fâcheuse dépression : autrement dit, il confesse sans y prendre garde qu'il s'est oblitéré la conscience à force de n'en point tenir compte. Immoralité naïve, moins coupable que celle qui s'érige en théorie, moins incurable aussi ; mais inexcusable quand même, comme toute immoralité !

* *

Tel est le portrait de La Fontaine comme homme, ou si l'on veut comme Bonhomme : un grand enfant, du berceau à la tombe, un grand dépensier, à la fois mauvais époux et mauvais père, ami sincère et loyal, cœur reconnaissant et sensible, prodigue égaré qui revient résolument dans les bras de son Père, et qui meurt les larmes aux yeux et le repentir dans l'âme, laissant dans ses fables un germe de gloire qui a fleuri jusqu'à nos jours et qui, sans nul doute, ne se desséchera jamais.

(à suivre.)

cf. n. 256